

L'anarchiste qui s'appelait comme moi

Pablo Martín Sánchez



Traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu
Éditions Zulma & La Contre Allée

« Le talent du romancier est de faire de cette matière historique foisonnante un roman d'aventures où se perçoit un évident plaisir de la narration, façon Alexandre Dumas. » Ariane Singer, *Le Monde*

« Aussi ample qu'irrésistible, *L'anarchiste qui s'appelait comme moi* ressuscite magistralement une petite main de la grande Histoire. » Damien Aubel, *Transfuge*

« On peut lire *L'anarchiste qui s'appelait comme moi* comme un roman historique où concourent précision documentaire, amour et engagement, sans perdre de vue la virtuosité de la composition. » Alain Nicolas, *L'Humanité*

« Aventures, romance, quête d'un idéal : tout y est, dans ces quelque six cents pages, épiques à souhait. » Christine Chaumeau, *Télérama*

« Mêlant histoire, aventures, amour, politique, réalité et fiction dans une fresque picaresque d'une rare modernité. Pablo Martín Sánchez signe avec *L'anarchiste qui s'appelait comme moi* un grand roman oulipien. Une des sensations de la rentrée. » Olivier van Vaerenbergh, *Focus Vif*

« Au gré d'allers et retours dans le temps, le récit galope et captive durant 600 pages. Jusqu'aux dernières lignes qui amènent un vertigineux changement de perspective. Magistral. » Christian Authier, *Le Figaro*

« Un très grand roman épique, picaresque et émouvant pour tous ceux qui aiment l'histoire, la grande aventure, l'amour et le souffle. » *Le Vif L'Express*

« *L'anarchiste qui s'appelait comme moi* déploie l'effervescente fresque d'un milieu porté par l'espoir du changement » Sean Rose, *Livres Hebdo*

« L'auteur réussit ici à faire partager le rêve de ces utopistes avec force et conviction. Son roman foisonnant nous entraîne dans des aventures épiques où se mêlent le danger, l'amitié et la trahison. » Marc Gadmer, *Femme Actuelle*

« Servi par une écriture fluide et une technique feuilletonesque sans faille, le roman fait avancer la vie de Pablo à la fois dans sa construction politique infernale et face à son destin, infusant un touchante mélancolie à son passionnant et virtuose récit. » Stéphane Koechlin, *Marianne*

« L'auteur construit habilement son récit, entrecroise les périodes, mélange les intrigues pour former un roman dont on ne peut que conseiller la lecture. » Sylvain Boulouque, *L'Ours*

« Outre le tempo, allègre, le style, parfaitement limpide, le ton, réaliste et espiègle, la construction habile, ce récit foisonnant vaut par l'ambiance qu'il restitue, celle du petit monde des exilés espagnols, à Paris, au lendemain de la Première Guerre mondiale. » R.C.-L., *Corse Matin*

Sur les ondes

- Le Journal international, Littérature : l'écrivain Pablo Martin Sanchez, TV5 Monde (diffusion le 07/09/21) : <https://www.youtube.com/watch?v=G-kyU0-fp5s>



- El invitado, Jordi Batallé, RFI Español (diffusion le 08/09/2021) : https://www.youtube.com/watch?v=6_EVW4sVFgA



Spanish Bombs

Aussi ample qu'irrésistible, *L'Anarchiste qui s'appelait comme moi* ressuscite magistralement une petite main de la grande Histoire.

PAR DAMIEN AUBEL

Ça commence par un prurit de frustration : il n'y a pas, constate l'auteur, un « Pablo Martín Sánchez » dans Google, mais pléthore. Tel un écho répercuté dans le temps et l'espace, ce sentiment inaugural court tout au long des six cents pages de ce premier roman de l'auteur, qui a trouvé, parmi ces autres « Pablo Martín Sánchez », un héros paradoxal. Un héros de la déception et des idéaux frustrés.

Ce Pablo Martín Sánchez est un anarchiste espagnol, fils d'instituteur, amoureux fou, imprimeur libertaire à Paris, un Paris où les émigrés espagnols des années vingt, enfiévrés et enflammés par la dictature de Primo de Rivera, boivent les paroles de Miguel de Unamuno et de Blasco Ibáñez. Ce Pablo Martín Sánchez est surtout un de ces lampistes de l'Histoire, condamnés à l'insignifiance des notes de bas de page. À moins qu'un romancier ne s'en empare avec un entrain contagieux, un impressionnisme de la petite touche du détail historique. Et ne lui offre un tombeau, à lui comme à ses compagnons qui, en novembre 1924, s'embarquèrent dans une expédition inconsidérée, revenant en Espagne, pleins d'espoirs insurrectionnels, pour échouer dans les griffes des autorités.

Roman du ratage, *L'Anarchiste qui s'appelait comme moi* n'est pas seulement la chronique minutieuse de cet épisode, mais aussi, à travers la vie tumultueuse de Pablo Martín Sánchez, de ce début de XX^e siècle où l'Histoire n'est pas à la hauteur des attentes. Voici les « grands hommes », comme Blasco Ibáñez, portraiturés avec un zeste d'ironie sans aménité, voici Verdun, répugnant et criminel, et que dire de la dissonance flagrante entre le progrès européen (le livre consigne l'apparition du cinéma, l'expansion de l'automobile) et le conservatisme crispé et brutal de l'Espagne ?

Est-ce parce que l'Histoire est décevante que Pablo Martín Sánchez, l'écrivain, la détourne, avec une souriante perversité vers la littérature ? Soulignant avec une malicieuse complaisance les jeux du hasard dans la vie de son héros,



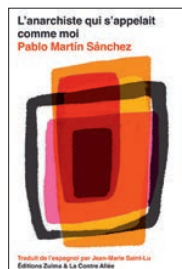
© ISABEL RODRIGUEZ

intervenant sans vergogne à grand renfort d'anticipations, ne rechignant pas à l'observation à portée générale, cette sagesse aphoristique des nations si prisée des romanciers, friand de silhouettes singulières mettant une note d'étrangeté, voire de grotesque, *L'Anarchiste qui s'appelait comme moi* rappelle à chaque page qu'il tient autant du roman que de l'Histoire. Au point que, lorsque se multiplient les précisions factuelles ou circonstancielles, l'empressement de l'auteur paraît suspect, et on décèle comme un effluve de parodie. Comme une subtile façon de décevoir les attentes du lecteur venu chercher des faits et des dates.

Car Pablo Martín Sánchez (l'auteur, toujours) est de l'école de Cendrars, qui voyait dans « la Vérité Historique » et le « Document », un « tremplin. / Pour bondir. / Dans la réalité et la vie. / Au cœur du sujet. » Dans la profusion, dans cette histoire toujours relancée, se trouve cet impératif de la « vie » qui, lui, n'est jamais déçu. Et ressuscite Pablo Martín Sánchez, l'homme.

L'ANARCHISTE QUI S'APPELAIT COMME MOI

Pablo Martín Sánchez, traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu, coédition Zulma & La Contre-Allée, 608 p., 23,90 €





ROMAN

Pablo Martin Sanchez, romancier de son double

L'auteur se découvre un homonyme anarchiste exécuté en 1924. Plongée dans l'Espagne de Primo de Rivera et le Paris des révolutionnaires exilés.

L'ANARCHISTE QUI S'APPELAIT COMME MOI

Pablo Martin Sanchez, traduit de l'espagnol

par Jean-Marie Saint-Lu

Zulma et la Contre Allée, 608 pages, 23,90 euros

Au commencement était Google. Quand Pablo Martin Sanchez, qui attribuait l'échec de ses tentatives littéraires à la banalité de son patronyme, entra son nom sur le célèbre moteur de recherche, il ne s'attendait pas à ce que sa vie change. Comme il le prévoyait, l'ordinateur cracha des centaines de résultats, dont certains le concernaient. Mais, des nombreux homonymes débusqués sur la Toile, l'un d'eux se détacha. Il émanait d'un dictionnaire français du mouvement anarchiste et mentionnait, sans plus de détails, un Pablo Martin Sanchez garrotté en 1924 après une tentative de coup d'État anarchiste en compagnie de militants plus connus. Les requêtes sur Internet n'en disent pas plus. L'auteur va donc mener ses propres recherches dans les archives et sur le terrain et faire la connaissance de « l'autre » Pablo Martin Sanchez.

C'est son histoire que raconte ce roman, le premier de l'auteur de *Frictions* et *l'Instant décisif*. Il est construit sur une double ligne narrative dont les chapitres sont livrés en alternance au lecteur. Dans la première, nous assistons à la naissance en 1890 de Pablo, fils d'un instituteur et d'une héritière rejetée par sa famille de riches industriels de Baracaldo, près de Bilbao. Dans la nuit glaciale et claire, au-dessus de l'enfant qui vient au monde en silence, brille la constel-

lation de Cassiopée. Le nom de Martin Sanchez, déjà, s'inscrit dans ce « M » stellaire. Parallèlement, c'est dans une petite imprimerie anarchiste de Belleville que l'on frappe à la porte de Pablo, compositeur et typographe. La rencontre qu'il fait, venue des profondeurs de son enfance, le conduira à l'action directe et à la mort. Deux débuts donc, précédés d'un prologue en forme de Genèse : le destin et l'auteur ne font pas les choses à moitié.

Spirale à laquelle rien n'échappe

La composition fait converger ces deux trajectoires. L'une de 1899 au début de l'automne 1924, l'autre d'octobre à décembre 1924, où Pablo passa de l'état de sympathisant à celui de militant armé. Le montage alterné des trente-quatre premières années et des deux derniers mois crée une oppressante sensation de spirale à laquelle rien n'échappe. Le roman, qui suit cet enfant marqué de signes étranges, tels que l'inversion de la situation des organes, en fait une sorte d'être-miroir reflétant toutes les contradictions de l'époque, à la fois actif et passif, et infiniment proche du lecteur. L'efficacité du récit, qui plonge dans l'Espagne de la dictature de Primo de Rivera, l'effervescence révolutionnaire du Paris des jeux Olympiques et la guerre du Rif, est totale. On peut lire *L'anarchiste qui s'appelaient comme moi* comme un roman historique où concourent précision documentaire, amour et engagement, sans perdre de vue la virtuosité de la composition, qui reste au service de l'émotion. ●

ALAIN NICOLAS

PABLO MARTIN SANCHEZ EST LE SEUL ESPAGNOL MEMBRE DE L'OULIPO. IL A TRADUIT ALFRED JARRY, RAYMOND QUENEAU ET HERVÉ LE TELLIER.

Livres

Pablo Martín Sánchez : "Je voulais un roman qui emporte, de ceux qu'on lit à plat ventre"

🕒 5 minutes à lire Article réservé aux abonnés

Christine Chaumeau

Publié le 02/12/21





Le premier roman de Pablo Martín Sánchez, “L’Anarchiste qui s’appelait comme moi”, se développe sur six cents pages épiques. Rencontre avec le romancier, membre de l’Oulipo, traducteur en espagnol d’Hervé Le Tellier et de Raymond Queneau.

Un jour de 2008, Pablo Martín Sánchez cherche son nom sur Google. Des milliers d’occurrences apparaissent tant ce patronyme est courant. Surfeurs, rockeurs, ou responsables d’accidents... Et un anarchiste, exilé en France dans les années 1920. Trois lignes sur cet idéaliste suffisent à attiser la curiosité du jeune homme, aspirant écrivain espagnol aux textes encore inédits. Unique information fiable : la condamnation à mort, en 1924, de cet homonyme. Pablo Martín Sánchez se lance dans une recherche documentaire. Qui était cet utopiste espagnol ? Pourquoi était-il exilé à Paris ? Six mois de recherches plus tard, persuadé de tenir un sujet, il se lance un défi : *« Je me suis dit alors : soit tu écris ce roman, soit tu n’es pas un écrivain. »*

“J’utilise des armes, des astuces, du roman historique.”

À la lecture de *L’Anarchiste qui s’appelait comme moi*, coédité par Zulma et La Contre Allée, indéniablement, écrivain il est. Aventures, romance, quête d’un idéal : tout y est, dans ces quelque six cents pages, épiques à souhait. Tel un « *feuilletoniste du XIX^e* », selon **Jean-Marie Saint-Lu**, le traducteur du livre, Pablo Martín Sánchez se livre à un exercice de style espiègle. Laissant, à la fin de chaque chapitre, le lecteur haletant, curieux d’en savoir plus sur le destin extraordinaire du héros. *« Je voulais un roman qui emporte, de ceux qu’on lit à plat ventre. Pour cela, j’utilise des armes, des astuces, des contraintes du roman historique. »* À sa sortie en Espagne, en 2012, son livre séduit nonagénaires comme adolescents, *« les premiers pour l’histoire d’amour, les seconds pour l’idéalisme de l’époque »*.

Impossible donc de résister à l’épopée de ce Pablo Martín Sánchez, né en 1890. Fils d’un instructeur de l’éducation, il grandit dans un pays déboussolé après la perte, en 1898, de ses colonies de Cuba et des Philippines. Un séisme plaçant l’Espagne face à elle-même et à ses divisions internes. Une classe populaire nourrie des utopies révolutionnaires revendique

alors d'avoir son mot à dire. Bourgeoisie et monarchie comptent sur la dictature de Primo de Rivera pour protéger leurs privilèges. Une période moins connue et moins souvent traitée par les auteurs que celle de la guerre civile (1936-1938).

Pablo Martín Sánchez, le héros, assiste, voire participe, à ces événements. Il est partout. Il se trouve à Barcelone durant la « **Semaine tragique** », en 1909, devient assistant d'un joueur d'échecs sur un transatlantique, rencontre les anarchistes en Amérique du Sud, est journaliste à Verdun durant la Grande Guerre... Homme d'un amour unique, mais qui lui a échappé, il consacre sa vie à la recherche de sa bien-aimée. C'est presque trop, direz-vous ? Certes. Néanmoins, la gourmandise et l'esprit joueur de l'auteur réussissent à nous convaincre de la cohérence de ce parcours exceptionnel : « *Comme le dit Georges Perec, la littérature est un jeu entre l'écrivain et le lecteur. Le livre est semé de clins d'œil pour que ceux qui me lisent comprennent qu'on est en train de jouer ensemble.* »

“Quand on écrit un roman historique, on parle du présent et des peurs d'aujourd'hui.”

Comment démêler le vrai du faux, entre récit historique et fiction ? Sans cesse, il brouille les pistes. Dès le prologue, on est dans une zone grise. Par exemple, Teresa, unique témoin ayant côtoyé, nous dit-on, le personnage principal, existe-t-elle ? « *Question trop personnelle* », se joue de nous le romancier. « *On me demande souvent ce qui est réel de ce qui tient de l'invention. Un ami m'a donné la réponse : c'est 70 % et 70 %, et c'est très juste !* » Un « *aspect ludique* » revendiqué, qui n'empêche pas de parler de choses sérieuses. Car, dit-il, « *en écrivant ce roman, j'ai été surpris de constater combien les stratégies de répression étaient les mêmes à l'époque qu'aujourd'hui. L'histoire se répète. Quand on écrit un roman historique, on parle du présent et des peurs d'aujourd'hui.* »





En 2014, Pablo Martín Sánchez est adoubé au sein de **l'Oulipo**. Comme une évidence ou l'ultime pièce d'un puzzle commencé depuis son plus jeune âge. À 10 ans, sa mère lui avait offert *La Vie mode d'emploi*, de **Georges Perec**. Une amie de la famille a traduit en espagnol *La Disparition*. Son professeur de théâtre a monté sur scène *Le Vol d'Icare*, de **Raymond Queneau**. Rien d'étonnant, donc, à ce qu'il en vienne à soutenir une thèse à Lille sur ce mouvement littéraire. Ni dans le fait qu'on retrouve dans *L'Anarchiste* les méthodes oulipiennes. Ces « *contraintes d'écriture et cahiers des charges* » chers à Georges Perec ont été des outils propices à attiser son imagination : « *Je m'imposais par exemple d'introduire dans mon texte des éléments se produisant dans ma vie. Si je me faisais pousser la barbe, le personnage aussi.* »

“Trilogie accidentelle du je”

L'Anarchiste qui s'appelait comme moi, construit autour de l'homonymie, est la première pierre d'une « *trilogie accidentelle du je* », autofiction où il est question de lui, de façon latérale. « *Le nom, le lieu et la date de naissance sont autant d'éléments qui nous distinguent mais que l'on ne choisit pas* », explique t-il. Ainsi, son deuxième roman se déroule le jour de sa naissance, en 1974. Une exploration des transformations minuscules des personnages sur une journée, un livre publié en France sous le titre *L'Instant décisif* (éd. La Contre Allée, 2017). Le dernier opus, imaginé à partir de son lieu de naissance, *Journal d'un vieux cabochard*, paraîtra en France en 2023.

« *Que dois-je faire maintenant ?* » se demande t-il. La publication en français de son premier roman le replonge dans ces quatre années consacrées à imaginer et écrire les tribulations incroyables d'un personnage. Travail exigeant qui requiert un effort de concentration intense et un état de forme physique digne des athlètes. Et qu'il évoque avec une certaine nostalgie : « *Pourquoi ne pas me laisser surprendre à nouveau par une histoire, retrouver une émotion telle qu'elle vaut le coup d'y consacrer autant de temps ?* » Nous attendrons. Prêts à être emportés, à nouveau, par le souffle malicieux de son talent.

À lire

TT *L'Anarchiste qui s'appelait comme moi*, traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu, coéd. Zulma/La Contre Allée, 608 p., 23,90 €.

Littérature espagnole Oulipo

Christine Chaumeau

Partager



Contribuer

Contenus sponsorisés par Outbrain |



livres

Pablo Martín Sánchez

L'anarchiste qui s'appelait comme lui

MÊLANT HISTOIRE, AVENTURES, AMOUR, POLITIQUE, RÉALITÉ ET FICTION DANS UNE **FRESQUE PICARESQUE** D'UNE RARE **MODERNITÉ**, PABLO MARTÍN SÁNCHEZ SIGNE AVEC *L'ANARCHISTE QUI S'APPELAIT COMME MOI* UN GRAND ROMAN **OULIPIEN**. UNE DES **SENSATIONS** DE LA RENTRÉE LITTÉRAIRE.

RENCONTRE **Olivier Van Vaerenbergh**

Imaginez la chose avant de vous y plonger: il y a trois, peut-être même quatre Pablo Martín Sánchez dans le roman de Pablo Martín Sánchez. Le premier, à moins que ce soit le second, après l'auteur, est le narrateur de cette histoire, le romancier Pablo Martín Sánchez, "jeune auteur inédit qui rejetait la faute de son échec sur un patronyme trop commun". Un soir de désœuvrement, il tape son propre nom sur Google et, entre un surfeur, un joueur d'échecs et un type poursuivi pour des accidents de la route, tombe sur Pablo Martín Sánchez, "capturé, condamné à mort et exécuté avec d'autres militants" en 1924, au lendemain d'une tentative de coup d'État anarchiste contre la dictature de Primo de Rivera. L'autre Pablo Martín Sánchez de ce roman sera donc celui-là: un jeune militant anarchiste exilé à Paris, et dont on va suivre les derniers mois de vie qui le séparent de ce coup d'État manqué -et pour lequel l'auteur s'est particulièrement documenté. Et puis il y a le troisième Pablo Martín Sánchez de ce roman magnifique, le même qui sera, a priori, exécuté en 1924 mais dont on suit cette fois toute la vie, de sa naissance en 1890 jusqu'à son arrivée à Paris 30 ans plus tard, avec le destin que l'on sait. Trente ans de son histoire et de

la grande Histoire, racontés à travers les yeux de cet enfant qui s'illumineront devant le premier film des frères Lumière diffusé à Madrid, et s'éteindront alors que s'allumaient les premiers feux de circulation. "Une histoire sans récit est une histoire qui n'existe pas encore: il faut que quelqu'un tisse le fil des événements", explique l'écrivain dans le prologue de son grand roman populaire. Dont acte: l'auteur puisera dans la fiction le romanesque et la distance qui manquaient à cette authentique biographie pour devenir un roman porté par un souffle peu commun et un jeu de codes et de contraintes très oulapiennes, du nom de l'Ouvroir de littérature potentielle, dont le dernier prix Goncourt, Hervé Le Tellier, est l'actuel président. Une association littéraire dont Martín Sánchez est le seul membre espagnol mais aussi traducteur du roman primé il y a quelques mois d'Hervé Le Tellier, *L'Anomalie*, lui aussi remarquable, et lui aussi hanté par cette idée du double.

70 % de réalité, 70 % de fiction

Hasard et hoquet des traductions, *L'anarchiste qui s'appelait comme moi* est en réalité le troisième de l'auteur à paraître en français. Publié chez nous en 2017, *L'Instant décisif* fut

© ISABEL RODRÍGUEZ



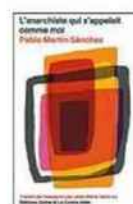


Pablo Martín
Sánchez raconte
"cet anarchiste qui
aurait pu être moi, il y
a 100 ans".

donc écrit après cet *Anarchiste*; ils forment ensemble "les deux premiers volets d'une sorte de trilogie minimale et accidentelle, et qui n'ont rien à voir les uns avec les autres, ni dans le genre ni dans les personnages, mais juste dans la contrainte", nous a expliqué dans un français parfait l'auteur espagnol, dont l'enthousiasme, la jeunesse et le recul rappellent beaucoup son anti-héros éponyme. "Le premier roman, celui-ci, est basé sur mon nom, le deuxième sur ma date de naissance, et le troisième, qui vient de sortir en Espagne, sur le lieu de ma naissance, Reus, au sud de Barcelone. Pour *L'Anarchiste*, j'avais surtout envie d'un livre qui joue avec tous ces codes-là: l'Histoire, l'aventure et une certaine culture peut-être très espagnole du roman picaresque, mon héritage de lecteur. Et puis, à ce moment-là, j'étais surtout un nouvelliste dont on ne publiait pas les nouvelles. On me demandait toujours de faire d'abord un roman. Alors je l'ai écrit comme un défi, un gros pavé que je voulais précisément de 500 pages. À la fin, mon manuscrit en faisait 490 (rires)..."

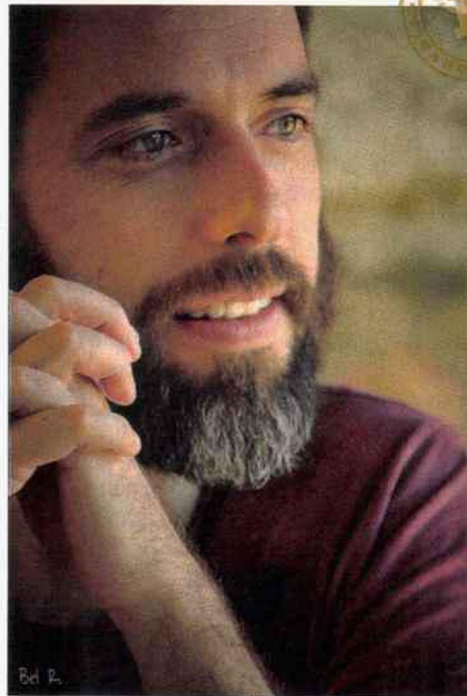
Cet anarchiste qui s'appelait comme lui, et qui le place à la parfaite équidistance d'Emilio Salgari, "père" du grand roman d'aventures, et d'Hervé Le Tellier, nouveau héraut des lettres modernes, permet aussi à Pablo Martín Sánchez de s'affirmer comme un narrateur surdoué, jouant, c'est décidément le mot, non seulement avec les attentes ou connaissances du lecteur, que le narrateur précède à chaque fois de quelques pages, mais aussi avec ce mélange de fiction et de réalité qui semble la marque des grands romans d'aujourd'hui. "En Espagne, quand on me posait la question, je répondais que ce roman d'autofiction historique est constitué à 70 % de réalité, et à 70 % de fiction", explique dans un nouveau rire Pablo Martín Sánchez. "Je voulais surtout un roman qui se lit à plat ventre, comme disait Georges Perec, et qui puisse saisir le vrai personnage historique dans une récréation purement romanesque. Être fidèle sinon au personnage, à l'image que je m'en faisais: cet anarchiste qui aurait pu être moi, il y a 100 ans." Seule certitude au sortir de cet *Anarchiste* qui brosse aussi le portrait flamboyant d'une époque qui n'est plus, et dans laquelle le progrès et les convictions politiques signifiaient encore quelque chose: on n'oubliera pas de

sitôt le nom de Pablo Martín Sánchez, l'anarchiste ou l'écrivain. ●



■ L'ANARCHISTE QUI S'APPELAIT COMME MOI, DE PABLO MARTÍN SÁNCHEZ, ÉDITIONS ZULMA/LA CONTRE ALLÉE, TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR JEAN-MARIE SAINT-LU, 608 PAGES.



**ROMAN ÉTRANGER****MOUSQUETAIRES
DU DRAPEAU NOIR**

★★★ *L'Anarchiste qui s'appelait
comme moi*, de Pablo Martín
Sánchez, Zulma/La Contre Allée,
608 p., 23,90 €. Traduit de
l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu.

Un jour, en tapant
son nom sur
un moteur de
recherche, Pablo
Martín Sánchez
se découvre un homonyme.
La probabilité est fréquente,
mais l'écrivain, par ailleurs

traducteur et membre de l'Oulipo, décide de se lancer à la recherche de son « double », militant anarchiste né en 1890, condamné à la peine capitale et exécuté en 1924 en Espagne. Personnage secondaire de la grande Histoire, le révolutionnaire se retrouva au cœur d'un épisode oublié : une tentative de renversement de la dictature de Miguel Primo de Rivera par une centaine d'anarchistes espagnols venus de France. Cette épopée dérisoire, menée par des pieds nickelés munis de pétaires, ne causera que la mort de quelques gardes civils ainsi que celle de Pablo Martín Sánchez.

De Paris à Madrid, où l'on fomenta des attentats contre le roi Alphonse XIII, en passant par les États-Unis, l'Argentine ou les tranchées de Verdun, l'auteur retrace la destinée extraordinaire d'un idéaliste emporté par le rêve d'une révolution qui avait plus besoin de martyrs que de héros. On croise notamment Unamuno, Ortega y Gasset ou Durruti dans ce premier roman dont le souffle, l'énergie, le picaresque font un bonheur de lecture et rappellent l'art d'Alexandre Dumas. Au gré d'allers et retours dans le temps, le récit galope et captive durant 600 pages. Jusqu'aux dernières lignes qui amènent un vertigineux changement de perspective. Magistral.

Christian Authier





40 L'Anarchiste qui s'appelait comme moi

*Par Pablo Martin Sánchez,
Zulma/La Contre-Allée, 608 p.*

Le grand roman populaire est une valeur qui se perd ; raison de plus pour ne pas manquer cet *Anarchiste* qui s'appelait comme son auteur, lequel a transformé une homonymie découverte sur le Net en un très grand roman épique, picaresque et émouvant pour tous ceux qui aiment l'histoire, la grande aventure, l'amour et le souffle comme seuls les latins sont capables d'en produire avec des mots. La vie de Pablo Martin Sánchez, condamné à mort en 1924 pour avoir participé à une tentative de coup d'Etat anarchiste, vous transportera ainsi de Madrid à Paris, et des premières projections des frères Lumière à l'invention des feux de circulation, quand les idéologies signifiaient encore quelque chose. 



L'ÉPOPÉE DE PABLO, MON HOMONYME

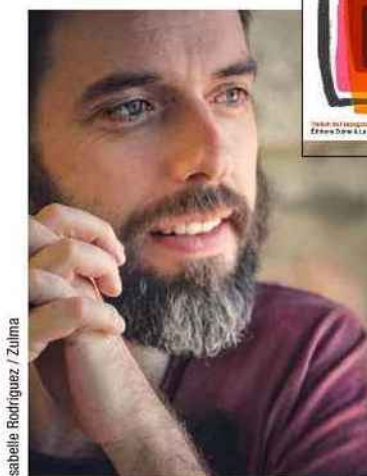
Alors qu'il navigue sur Internet, Pablo Martín Sánchez, simple traducteur de Perec, découvre qu'il a un homonyme, anarchiste né au Pays basque en 1890. Il décide d'en apprendre un peu plus et plonge dans les mouvements libertaires espagnols du début du XX^e siècle. De ses recherches tumultueuses naît cette épique somme de

600 pages où se déversent les horreurs de Verdun, l'épanouissement de l'aviation et du cinématographe, les idéaux sauvages de l'époque. Roman politique et d'aventures qui le rapproche des chefs-d'œuvre du genre, l'épopée de Pablo (dont l'idéalisme rappelle *le Cid* de Corneille) se

dévore. Tous les codes y sont : duels, amours, personnages colorés – ces idéalistes pathétiques et attachants partis libérer leur pays armés de « vieux pistolets ». Servi par une écriture fluide et une technique feuilletonesque sans faille, le roman fait

avancer la vie de Pablo à la fois dans sa construction politique infernale et face à son destin, infusant une touchante mélancolie à son passionnant et virtuose récit. ■ STÉPHANE KOECHLIN

L'Anarchiste qui s'appelait comme moi, de Pablo Martín Sánchez, traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu, Zulma & La Contre Allée, 608 p., 23,90 €.



Isabelle Rodriguez / Zulma

Roman

L'autre Pablo Martin Sanchez

Pablo Martin Sánchez, *L'anarchiste qui s'appelait comme moi*, Editions Zulma, 2021, 604 p, 23,90 €

Dans ce récit assez génial, Pablo Martin Sánchez enquête sur un homonyme, un militant libertaire espagnol ayant vécu au siècle dernier.

En entrant un jour son nom dans un moteur de recherche, il tombe sur des fragments biographiques du personnage sur le site de l'excellent dictionnaire international des militants anarchistes (<http://militants-anarchistes.info>). Interrogé, son animateur n'ayant pas plus d'éléments à lui communiquer, lui suggère d'entamer une enquête historique. Il suit donc les traces de l'aventureux destin de cet homme né en 1890 à Baracaldo et condamné à mort et exécuté en 1924. Il les présente sous la forme d'un roman, lui permettant de prendre quelques libertés pour combler les vides.

Croisant différents récits, il fait découvrir l'anarchisme à son héros au milieu de belles descriptions de l'Espagne des années 1900 où la misère contraste avec l'opulence. Exilé temporairement, Pablo Martin Sánchez se rend à Paris pour voir ses homologues français. Les pages évoquant le quartier de Belleville fréquenté par les anarchistes du temps de la Librairie sociale sont une vraie réussite, tout comme celles des réunions publiques.

L'auteur souligne les connexions entre les militants des deux côtés des Pyrénées, les armes et les explosifs pour une éventuelle insurrection sont préparés dans les contreforts de l'ancien faubourg parisien.

L'auteur construit habilement son récit, entrecroise les périodes, mélange les intrigues pour former un roman dont on ne peut que conseiller la lecture.

Sylvain Boulouque





© ISABEL RODRIGUEZ

FICTION ET ANARCHIE

Pablo Martín Sánchez nous entraîne dans les tribulations d'un jeune anarchiste espagnol du début du XX^e siècle qui portait le même nom que lui.

RÉCIT_ESPAGNE_2 SEPTEMBRE

L'histoire est tragique. La grande, comme la petite – toutes ces vies entre les lignes du récit national, de la geste révolutionnaire ou d'exploits légendaires... Le destin que raconte le roman de Pablo Martín Sánchez, *L'anarchiste qui s'appelait comme moi*, est celui d'un homonyme de l'auteur, qui vécut au tournant du siècle dernier. C'est en cherchant son propre nom sur Google que Pablo Martín Sánchez, né en 1977, tombe par hasard sur ce compatriote anarchiste condamné à mort en 1924 ayant en partage ses prénom et patronyme. Le fruit du hasard devient objet de recherches, qui donne à son

tour naissance à un livre de quelque 600 pages. L'auteur, seul hispanophone avec un écrivain argentin à être membre de l'Oulipo, nous entraîne dans les tribulations d'un jeune idéaliste qui s'opposa à la dictature de Primo de Rivera, premier ministre d'Alphonse XIII. Le protagoniste, fils d'un inspecteur des écoles, quitte la région de Salamanque où il a passé son enfance pour Paris où il travaille chez un imprimeur et devient l'un des acteurs de la résistance antifasciste espagnole. Tout un décor s'anime. Et les pages qu'on tourne au rythme des gros romans d'aventures de faire miroiter, telle une lanterne magique, le paysage politique d'une Espagne

déchirée entre réaction et rébellion, et les états d'âme de personnages hauts en couleur. Opposants républicains exilés en France, intellectuels de la « génération de 98 » (année du coup de grâce pour l'empire espagnol qui perd Cuba), comme Miguel de Unamuno, Ortega y Gasset, Blasco Ibáñez, ou combattants en armes... *L'anarchiste qui s'appelait comme moi* déploie l'effervescente fresque d'un milieu porté par l'espoir du changement. C'est également l'aventure formidable de ces liens qui se sont noués avec l'évidence des vérités du cœur : amitié entre Pablito, le héros homonyme de l'auteur, et Roberto dit Robinson, rejeton d'un aubergiste ex-syndicaliste ; passion entre le même Pablo et la belle Ángela, fille d'un militaire rétrograde.

Pablo Martín Sánchez a l'art consommé du feuilletoniste rompu au suspense de fin de chapitre (le fameux *cliffhanger*, ces ultimes instants d'un épisode de série). Il nous balade littéralement d'une époque à l'autre, au-delà et en deçà des Pyrénées, entrelaçant l'intrigue policière des activités clandestines des Espagnols en France et l'histoire d'amour avec Ángela en Espagne. Ce présent ouvrage s'insère dans une « trilogie du moi » dont le second volet déjà traduit, *L'instant décisif* (La Contre Allée/Zulma, 2017), se déroule en 1977, l'année de naissance de Martín Sánchez. Un troisième roman la clôturera avec une dystopie dans un futur proche et dans la ville natale de l'auteur. Car il s'agit ici bien plus d'autofiction que de roman historique : la véracité des événements ne servant autant qu'elle est au service de la vérité de l'écrivain.

Sean Rose

PABLO MARTÍN SÁNCHEZ

L'anarchiste qui s'appelait comme moi

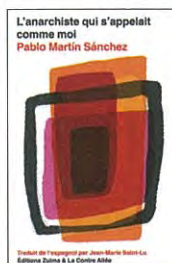
Traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu

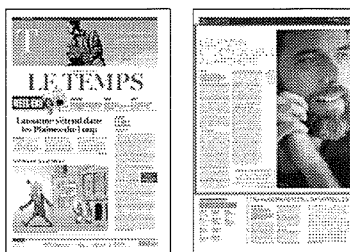
ZULMA & LA CONTRE ALLÉE

TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 23,90 € ; 608 P.
EAN : 9791038700529
SORTIE : 2 SEPT. 2021



9 791038 700529





L'ÉCRIVAIN ET SON DOUBLE ANARCHISTE

ISABELLE RÜF

Par la magie d'un feuilleton historique, Pablo Martín Sánchez comble les trous de la biographie de son homonyme, un anarchiste au destin obscur et tragique

► Tout le monde l'a fait une fois ou l'autre: par ennui ou curiosité, on tape son identité sur internet. Pablo Martín Sánchez, qui cumule des noms très répandus, obtient des centaines d'occurrences. C'est cependant un homonyme caché qui attire son attention: son nom n'apparaît qu'en passant à propos d'un groupe d'anarchistes exécutés en 1924. Le jeune écrivain se met alors à enquêter sur celui qui aurait pu être son arrière-grand-père. Avec humour, il raconte sa quête – à l'état civil de Baracaldo, près de Bilbao en Pays basque, dans la presse de l'époque, dans les archives des tribunaux, dans les livres d'histoire. Il finit par rencontrer, dans son EMS, la nièce de celui «qui lui a volé son nom», une très vieille dame à la mémoire vive.

Le personnage commence à prendre vie. C'est celle d'un perdant de l'Histoire. Sa trajectoire à trous devient emblématique d'une époque. Elle prend la forme d'un ambitieux premier roman de 600 pages qui tient du feuilleton et de la chronique historique.

COUP D'ÉTAT RATÉ

Le livre s'articule autour d'un coup de force malheureux: les 6 et 7 novembre 1924, une troupe d'anarchistes venus de France entre en Espagne dans l'intention de renverser la dictature de Primo de Rivera. Ils mettent le cap sur la ville de Vera de Bidasoa. C'est une déroute, les armes ne sont pas livrées à temps, les renforts n'arrivent pas. Cet échec est dû à une préparation hasardeuse, à des imprudences, des agents infiltrés, des trahisons et une communication désastreuse entre ceux du dedans et ceux qui s'agitent au-dehors. Deux gardes civils sont tués. Un procès éclair, entaché d'irrégularités, aboutit à la condamnation à mort du héros et de quelques compagnons. L'Espagne pratique alors le garrot – une technique atroce par strangulation qui persistera jusqu'aux années 1970 – et la description des exécutions est terrible.

La version officielle veut que Pablo Martín Sánchez ait échappé à ses geôliers au dernier moment et se soit précipité par une fenêtre, choisissant sa mort. Le procès suscite l'indignation de trois intellectuels respectés: Blasco Ibañez, Miguel de Unamuno et Ortega y Gasset. «Je me suis beaucoup inspiré d'un roman, un peu oublié, de Pio Baroja, *La Familia de Errotacho*», dit l'auteur, en tournée en France.

Ces deux jours de 1924 et les mois de préparation qui précèdent offrent la matière d'un des deux fils narratifs. Ses chapitres, numérotés en chiffres arabes, alternent avec la reconstitution de la brève vie du héros, en chiffres romains. Les deux fils convergent jusqu'à se rejoindre à la fin. Pablo Martín Sánchez naît en 1890 dans un des pays les plus pauvres d'Europe sur lequel règne une monarchie à bout de souffle sous la tutelle de l'Eglise. Le gouvernement est miné par la corruption, affaibli par les conflits coloniaux au Maroc. Cette partie du livre déploie une large documentation insérée dans une trame de feuilleton à la Dumas ou à la Eugène Sue, dans un grand luxe de détails et de coups de théâtre, sans qu'il soit possible de démêler l'invention de la chronique historique.

COMMUNAUTÉ ABSTINENTE

Le héros conçoit un amour éternel et contrarié, un duel le laisse pour mort, il est impliqué un peu malgré lui dans une communauté anarchiste, végétarienne, abstinente et pacifiste. Son roman de formation croise les événements du siècle, depuis l'apparition à Madrid de l'invention des frères Lumière jusqu'aux bombes qui explosent à tout bout de champ à Barcelone. Jeune homme, Pablo Martín Sánchez connaît l'exil et la fraternité des anarchistes – à New York, brièvement, puis en Argentine – avant de revenir à la vieille Europe et de se fixer à Paris où se réfugient de nombreux opposants espagnols. Quand éclate la Grande Guerre, il se fait engager comme journaliste pour la presse de son pays, et cet épisode, narré pour les Espagnols qui ne se sont pas engagés dans le conflit, est le moins intéressant pour un lecteur habitué à l'histoire de France.

Puis Pablo Martín Sánchez trouve du travail à Paris, dans une imprimerie anarchiste, la Fraternelle. Il fréquente les lieux de rencontre des révolutionnaires de tous les pays – ainsi le café de La Rotonde –, et c'est là que sa trajectoire rejoint l'autre fil du récit: la préparation de l'opération contre la dictature de Primo de Rivera.

Celui qui nous conte l'histoire de «cet anarchiste qui s'appelait comme lui»

«Nous renversons les
tyrans/et toujours
nous nous rebellons/
contre toute autorité!»

CHANSON RÉVOLUTIONNAIRE CITÉE DANS «L'ANARCHISTE
QUI S'APPELAIT COMME MOI»



induit une complicité joueuse faite de clins d'œil au lecteur, teintée parfois d'ironie, de sympathie aussi. Ce roman constitue le premier volet d'une trilogie du «je» qui positionne l'auteur dans le monde qui l'entoure en donnant une réponse de fiction aux trois questions qui cernent l'identité d'un individu: le nom – Pablo Martín Sánchez; la date de naissance – le 18 mars 1977; le lieu – la ville de Reus, en Catalogne. Le premier volet compte 600 pages, le deuxième, *L'Instant décisif* (La Contre Allée, 2017), qui couvre cette journée du 18 mars, 200.

Et le troisième, non encore traduit, «Journal d'une vieille tête de mule» est une «dystopie» de 400 pages qui se déroule dans la ville natale de l'auteur, Reus en Catalogne, en l'an 2066, alors que l'auteur est âgé de 89 ans. Cet épisode a été écrit en partie lors d'un séjour dans le «paradis» de la Fondation Jan Michalski à Montricher. Pour cette trilogie, Pablo Martín Sánchez, très fier d'être le «seul membre espagnol de l'Oulipo», s'est donné des contraintes sémantiques et structurelles qui ne se perçoivent pas mais lui donnent son architecture. Il s'en explique dans un français parfait, lui qui a fait sa thèse sur plusieurs membres de l'Oulipo – Perec, Calvino, Roubaud, Cortázar, Queneau –, et qui a traduit entre autres, *L'Anomalie* d'Hervé Le Tellier. «Ma mère, professeure de français, m'a offert *La Vie mode d'emploi* de Georges Perec, le livre qui m'a donné la pulsion littéraire.»

UN VASTE TERRAIN VIERGE

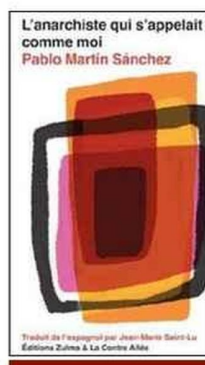
Né en 1977, deux ans après la mort de Franco, Pablo Martín Sánchez est un enfant de la transition. Il grandit dans l'euphorie des premiers temps de la démocratie, au sein d'une Espagne qui se réveille d'une dictature de quarante ans. «Pour les gens de la génération de mes parents, engagés à gauche, c'était un grand espoir. Mais tout a déraillé avec le déclin économique. L'héritage franquiste n'est pas du tout liquidé, il est plus vivant que jamais.» Est-ce pour cela qu'entre tous ses homonymes jaillis d'internet, le romancier a choisi cet anarchiste obscur? «Sans doute un peu, pour avoir été antimilitariste moi-même, avoir refusé le service militaire.

Mais il aurait pu être communiste ou fasciste: c'était surtout un vaste terrain vierge offert à l'imagination. Et puis, il y a des doutes quant à la version officielle de sa mort. Une autre hypothèse veut qu'il ait vécu encore longtemps après cet épisode, une photo semble en témoigner. Elle montre un couple avec un enfant derrière lesquels apparaît le dessin de la Vache qui rit, une publicité qui date d'après 1924. Il faudrait écrire encore un autre roman là-dessus!» ■



Vive la révolution !

Roman. Pablo Martín Sánchez, auteur de nouvelles, traducteur en espagnol de plusieurs romans français, membre de l'Oulipo, a choisi de faire revivre ceux qui se sont battus pour les utopies montantes au tournant du XX^e siècle. Il a écrit un livre splendide, humain, chaleureux, profond



L'anarchiste qui s'appelait comme moi,

par Pablo Martín Sánchez,
traduit de l'espagnol
par Jean-Marie Saint-Lu,
Editions Zulma & La
Contre-Allée, 608 pages,
23,90 €

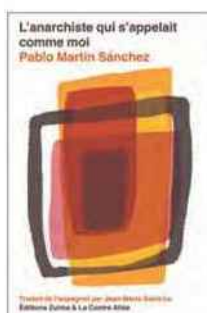
« De nos jours, écrivait Vicente Blasco Ibáñez, il n'y a plus qu'une Espagne cyniquement matérialiste, qui ne pense qu'aux profits vulgaires et immédiats ; elle ne croit en rien, elle n'espère rien et accepte toutes les bassesses de l'époque actuelle parce qu'elle n'a pas le courage d'affronter les aventures de l'avenir. Le pays de Don Quichotte est devenu celui de Sancho Pança : glouton, couard, servile, grotesque, incapable d'aucune idée située au-delà des bords de sa mangeoire. »

Voilà le monde où est né et a grandi Pablo Martín Sánchez. Non le romancier né en Espagne en 1977, auteur de *L'anarchiste qui s'appelait comme moi*, mais son homonyme, précisément, né à la charnière des XIX^e et XX^e siècles. Un jour de désœuvrement, l'homme de lettres découvre sur internet qu'un autre Pablo Martín Sánchez avait existé, et qu'il avait même été condamné à mort en 1924. Il veut en savoir davantage et raconte sa vie. Sa naissance, dans l'Espagne des dernières années du XIX^e siècle, ses années d'adulte, à Paris, dans les années 1920.

Le lecteur est plongé dans l'agitation tourbillonnante, enthousiasmante, de ces années, et, à son tour, suit celui à qui le romancier a rendu vie. Outre le tempo, allègre, le style, parfaitement limpide, le ton, réaliste et espiègle, la construction habile, ce récit foisonnant vaut par l'ambiance qu'il restitue, celle du petit monde des exilés espagnols, à Paris, au lendemain de la Première Guerre mondiale. Ils rêvent de révolution, mais en Don Quichotte autant qu'en Sancho Pança. Ce qui rend leurs combats, leurs amitiés, leurs existences parfaitement sympathiques. Du moins s'il faut en croire le romancier qui portait le même nom que l'anarchiste Pablo Martín Sánchez. Un grand livre. ■

R.C.-I.





L'ANARCHISTE QUI S'APPELAIT COMME MOI

Un nom en commun. Quelle bonne idée que de réinventer le passé de son homonyme ! Ce Sánchez côtoie les milieux anarchistes entre 1910 et 1920 en France et en Espagne. Et, comme dans *Roméo et Juliette*, cet aventurier est amoureux d'une femme inaccessible. L'auteur réussit ici à faire partager le rêve de ces utopistes avec force et conviction. Son roman foisonnant nous entraîne dans des aventures épiques où se mêlent le danger, l'amitié et la trahison. **M.G.**
De Pablo Martín Sánchez, éd. Zulma, 608 p., 23,90€.

MARTÍN SÁNCHEZ réel sous contraintes

Pablo Martín Sánchez
L'Anarchiste qui s'appelait comme moi
 Traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu
 Zulma / La Contre Allée, 608 p., 23,90 euros

Membre de l'Oulipo, Pablo Martín Sánchez revient sur la vie de son homonyme, un anarchiste espagnol condamné à mort en 1924.

■ Trois choses suffisent à définir un individu, explique Pablo Martín Sánchez dans *Diario de un viejo cabezota* (Journal d'un vieil entêté), son dernier livre (1) : un nom, un lieu et une date de naissance. Pablo Martín Sánchez, né le 18 mars 1977 à Reus : amateur de contraintes littéraires – il est devenu en 2014 le premier et, à ce jour, unique membre espagnol de l'Oulipo –, l'auteur a tiré de ces données rudimentaires le projet d'une trilogie romanesque dont le premier volume, *L'Anarchiste qui s'appelait comme moi* (2012), est récemment paru en français – après un recueil de nouvelles, *Frictions* (2) et le deuxième volume de la même trilogie, *L'Instant décisif* (3).

« Pablo Martín Sánchez » : bonne pioche. Scrollant sur Google, l'écrivain découvre, parmi « un cocktail de surfeurs, de joueurs d'échecs » ou de chauffards, un anarchiste qui s'appelle, donc, comme lui, condamné à mort en 1924 pour avoir participé à une tentative quelque peu foireuse d'invasion de l'Espagne, alors sous la dictature du général Miguel Primo de Rivera, par une troupe de révolutionnaires exilés à Paris. Les résultats de son enquête dépassent toute espérance : fils d'un inspecteur des écoles qui le trimbale dans l'Espagne misérable du début du 20^e siècle, Pablo Martín Sánchez assiste à l'une des premières séances du cinématographe à Madrid, survit par miracle à un duel (son adversaire a visé le cœur mais Pablo a le cœur à droite, du moins anatomiquement), traverse le monde bigarré des militants, des communautés et des journaux anarchistes espagnols des deux côtés des Pyrénées. À Paris, il travaille comme typographe dans l'imprimerie de Sébastien Faure. Arrêté après la calamiteuse expédition de 1924, il se défenestre sur le chemin qui le conduit au garrot – à moins qu'il ne soit parvenu à s'enfuir et n'ait survécu incognito dans un village de l'Ariège, ou, selon un dictionnaire anarchiste de référence, un camarade lui aurait rendu visite à la fin des années 1930.

De cette matière, Martín Sánchez tire un livre hybride, à mi-chemin entre le roman et le récit historique. La composition de *L'Anarchiste qui s'appelait comme moi* reflète cette double inspiration. Les chapitres numérotés en chiffres arabes retracent, jour après jour, voire heure

à heure, la succession des événements qui ont conduit son homonyme à s'enrôler dans le projet d'expédition en Espagne, jusqu'à sa condamnation à mort. Fut-il augmenté de traits romanesques, chaque épisode s'appuie sur des sources précises et commence par une citation en exergue, extraite d'un document historique. Parmi ces sources, trois écrivains jouent des coudes à l'avant-scène de l'exil : Vicente Blasco Ibáñez, Miguel de Unamuno et José Ortega y Gasset. En regard, les chapitres numérotés en chiffres romains reconstituent la biographie picaresque de Pablo depuis sa naissance, tels que la lui a rapportée sa nièce nonagénénaire au cours d'entrevues mensuelles dans une maison de retraite du pays basque. À mesure que le cours des deux récits se rapproche, l'étau se resserre, écrasant peu à peu Pablo entre les mâchoires de l'histoire « avec sa grande hache ».

BIZZARRERIE LATENTE

Les contraintes oulipiennes sont peu apparentes – moins, par exemple, que dans *Diario de un viejo cabezota*, où le nombre de pages que contient chaque chapitre (et écrites, autant que possible, en temps réel par l'auteur) correspond par exemple à la succession des décimales du nombre π , dont la mémorisation est un sujet récurrent du roman. Comme dans tous les livres de Martín Sánchez, leur seule présence suffit néanmoins à produire un effet de bizarrerie latente à la limite du remplissage, de métadiscours parasite et désinvolte, à la Jean Échenoz et qui, comme chez ce dernier, tourne souvent à la franche cocasserie, quand ce n'est pas au récit de blague. (Toujours dans le *Diario* : on demande à Leopoldo María Pa-

nero pourquoi il n'a pas connu d'histoires d'amour à vingt ans, comme tout le monde – le poète répond : « Parce qu'à l'époque j'étais enfermé à l'asile de Reus, où les débilés mentaux me taillaient des pipes en échange d'un paquet de cigarettes. »)

Comme chez Georges Perac (sans doute l'inspiration la plus directe de Martín Sánchez), ces dispositifs secondent une méditation de fond sur l'histoire, mettant au jour les racines peu apparentes d'un présent aux contours labiles, et les rejets qu'elles lanceront peut-être dans le futur. Le tableau que, sans pathos aucun, *L'Anarchiste qui s'appelait comme moi* dresse de l'Espagne du début du 20^e siècle, rappelle ainsi au lecteur que, contrairement à la lecture idéologisée désormais de mise, la guerre civile espagnole n'oppose pas avant tout gauche et droite, nationalistes et républicains, mais, comme dans la Birmanie actuelle, un peuple affamé et asservi à une élite défendant ses privilèges ; tandis que, comme le montre subtilement *L'Instant décisif*, l'Espagne contemporaine s'ancre dans la violence et dans les renoncements de la Transition démocratique. Outre sa productivité, telle est peut-être, en effet, une conséquence thématique essentielle de la contrainte littéraire qu'en désarmant la subjectivité de l'auteur, en se désintéressant de son « sale petit secret », son exercice faisait naturellement remonter le réel. ■

Laurent Perez

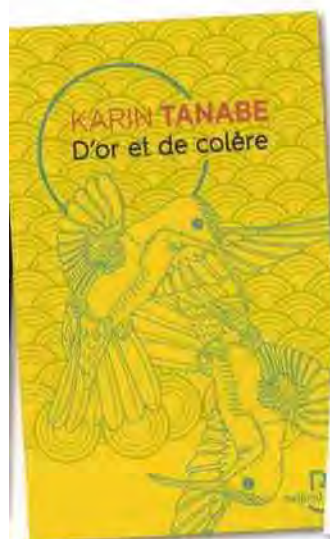
1 La traduction française de *Diario de un viejo cabezota* paraîtra chez les mêmes éditeurs début 2023. 2 2011, trad. fr. J.-M. Saint-Lu, La Contre Allée, 2016. 3 2015, trad. fr. J.-M. Saint-Lu, La Contre Allée, 2017.



Pablo Martín Sánchez



plaisir, émotion, surprise et évasion sont
belles découvertes de la rédaction ! Par Céline Lacourcelle



Au temps des colonies

1933. Membres de la célèbre lignée Michelin, Victor Lesage et son épouse Jessie arrivent en Indochine pour faire fructifier les exploitations d'hévéas familiales. Tandis qu'il est occupé à accroître sa fortune, sa jeune femme, fragilisée par des problèmes de santé, peine à trouver sa place. Mais sa rencontre avec l'audacieuse Marcelle de Fabry va tout changer. En sa compagnie, Hanoï se présente sous un autre jour.

On a aimé...

Le tableau saisissant de l'Indochine française, entre moiteur, vapeurs d'opium et colonialisme. *D'or et de colère*, Karin Tanabe, éd. Belfond, 22€.

Belleville- Espagne

Un jour d'ennui, Pablo Martín Sánchez tape son nom sur un moteur de recherche. Surprise ! Il se découvre un homonyme au passé héroïque : un anarchiste, condamné à mort en 1924 pour avoir tenté de renverser Miguel Primo de Rivera, dictateur espagnol. Intrigué, il se pique au jeu de l'investigation et part sur la trace de celui qui, imprimeur à Belleville, est devenu révolutionnaire.

On a aimé...

Ce premier et foisonnant roman au cours duquel la destinée de l'auteur rencontre celle de son héros. *L'anarchiste qui s'appelait comme moi*, Pablo Martín Sánchez, éd. Zulma, 23,90€.

Du sang et des larmes

Araxie a 10 ans, sa petite sœur Haïganouch, 6. Si elles échappent au massacre des Arméniens commis par les Turcs en 1915, elles sont déportées vers le grand désert de Deir-ez-Zor, condamnées à une mort certaine. Finalement achetées comme esclaves par un médecin, elles ont la vie sauve. Jusqu'à ce que l'Histoire les précipite à nouveau dans la tourmente et les sépare.

On a aimé...

Cette saga historique et familiale inspirée de l'enfance romancée de la propre grand-mère de l'auteur. *L'Oiseau bleu d'Erzeroum*, Ian Manook, t.1, Albin Michel, 21,90€.

Ronronthérapie

Charlotte mène sa carrière d'éditrice à un rythme effréné, jonglant entre ses auteurs et ses projets de livres, au point de délaisser son amoureux Sam et son chat Modiano. Mais après une erreur de taille, elle se retrouve sans emploi et... célibataire. Elle ne peut compter que sur son chat dont elle va bientôt copier les comportements pour retrouver un équilibre.

On a aimé...

Cette histoire réjouissante menée d'une plume enlevée, dans laquelle on puise quantité de conseils pour prendre sa vie en main. *Jeune éditrice tourmentée cherche chat pour vivre mieux*, Isabelle Collin, éd. Prisma, 15,95€.